

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# REVUE DU TIERS-ORDRE

ET DE LA

## TERRE SAINTE

---

---

ST FRANÇOIS D'ASSISE.

---

### III

L'époque où naquit St-François était donc fort mauvaise. Dans une vision, Dieu montrait au Pape Innocent III, l'église de St-Jean de Latran, mère et maîtresse des autres églises, ébranlée et menaçant ruine. Car, lisons-nous dans une oraison de l'office de St-François, le monde chrétien devenait froid à l'égard de Dieu, il n'avait plus pour Jésus-Christ, le même amour : "Deus, qui *frigescente mundo...*" Son cœur était porté vers les biens créés. Autrefois le peuple juif comblé par Dieu de faveurs exceptionnelles, se montra ingrat et oublieux de son bienfaiteur. "Le bien aimé du Seigneur étant devenu gras, a regimbé, disait Moïse; devenu gras, épais, replet, il a abandonné Dieu, son créateur, il s'est éloigné de Dieu qui l'avait sauvé." (Deut. 32.15). Ces paroles énergiques conviennent au temps de St-François. Alors la chrétienté était formée, elle avait reçu avec l'abondance des trésors célestes, le surcroît promis dans l'évangile : les avantages temporels. Et comme les anciens juifs, les chrétiens délaissaient Dieu et s'affectionnaient aux biens de ce monde. Ah ! comme ce fait prouve la vérité des paroles de Jésus : "Malheur à vous riches ! parce que vous avez vos consolations." Oui, les richesses sont des épines, comme l'a encore dit N. S., et l'amour des richesses est un obstacle redoutable au profit des grâces. Celui qui tient aux jouissances de ce monde, est lié par le fait même, à ces épines qui étouffent la semence divine, la parole de Dieu, et empêchent le terrain, je veux dire le cœur humain, de porter une riche moisson. Le cœur dégagé de tout, est au contraire propre à profiter de cette semence et à lui faire produire une abondante récolte. Oui, "bienheureux les pauvres volontaires, car le royaume des cieux est à eux !"

Mais quittons ces réflexions et faisons connaissance avec l'homme suscité de Dieu pour porter remède à cette situation par la pratique du dépouillement complet.

“Entre Tupino et la rivière qui s'écoule de la colline choisie par le B. Ubaldo, descend d'une haute montagne une colline fertile.

“Au point où cette côte adoucit sa pente, naquit au monde un soleil comme celui-ci sort du Gange.

“Et que ceux qui veulent parler de ce lieu ne l'appellent point Assise, car ce nom ne dirait pas assez, qu'ils l'appellent Orient.

“Il n'était pas encore très-loin de son lever lorsqu'il commença à faire sentir à la terre quelque bienfait de sa grande vertu.

“Car, tout jeune, il résista à son père pour l'amour de celle (la pauvreté) à laquelle comme à la mort, nul n'ouvre sa porte avec plaisir.

“Et devant la Cour spirituelle, et en présence de son père, il s'unit à elle, et puis de jour en jour il l'aima plus vivement.

“Elle, veuve de son premier époux, (N. S. J. C.) pendant mille et cent ans et plus, délaissée et obscure, avait attendu jusqu'à celui-ci sans être recherchée de personne.

“Il ne lui servit de rien d'avoir été si fidèle et si hardie que, lorsque Marie resta au pied de la Croix, elle y monta avec le Christ.

“Mais afin que je ne continue pas avec trop de mystère, François et la Pauvreté sont les deux amants qu'il faut reconnaître dans mes paroles diffuses.

“Leur concorde et leurs joyeux visages, leur amour, leur admiration et leurs doux regards étaient la cause de saintes pensées.

“Aussi le vénérable Bernard (1) se déchaussa le premier pour courir après tant de paix et, même au courant, il lui sembla qu'il n'allait pas assez vite ;

“O richesse ignorée ! ô bien véritable ! Egide et Sylvestre se déchaussent pour suivre l'époux (St-François) tant l'épouse (la Pauvreté) leur plaît.

“Puis ce père et ce maître s'en va avec elle et avec cette famille que ceignait déjà l'humble cordon.

“Et aucune faiblesse d'âme ne lui fit baisser le regard, quoiqu'il fût le fils de Bernardoné et qu'il parût vivre dans le dédain.

“Ma's il exposa royalement sa règle austère à Innocent, et il obtint de lui la première consécration de son Ordre.

“Lorsque la pauvre famille s'accrut après lui, dont la vie admirable devrait être chantée dans la gloire du Ciel,

(1) Il s'agit ici non de St-Bernard mort depuis longtemps, mais du Frère Bernard premier compagnon de St-François.

“ La sainte volonté de cet archimandrite reçut une seconde couronne du St-Esprit par les mains d'Honorius.

“ Et lorsque, par la soif du martyr, il annonça en présence du superbe Soudan le Christ et les autres qui le suivirent,

“ Comme il trouva les peuples encore trop rebelles à la conversion, pour ne pas rester oisif, il revint cueillir le fruit de ce qu'il avait semé en Italie.

“ Dans un âpre rocher, entre le Tibre et l'Arno, il reçut du Christ les derniers stigmates que ses membres portèrent deux années.

“ Quand il plut, à celui qui l'avait choisi pour un si grand bien, de l'appeler à la récompense dont il s'était rendu digne par son humilité,

“ Il recommanda à ses frères, comme à des héritiers légitimes, l'épouse qu'il avait tant chérie (la Pauvreté) et leur ordonna de l'aimer fidèlement.

“ Et sa sainte âme voulut se détacher du sein de la Pauvreté pour revenir dans son royaume ; mais elle ne demanda pas d'autre bière pour son corps. ”

Ainsi chantait, au XIV<sup>e</sup> siècle, son séraphique Père, un poète de génie, Dante le tertiaire. Vous avez pu remarquer, chers lecteurs, que St-François fut l'homme de la Pauvreté évangélique, et que c'est par elle qu'il passa sur cette terre faisant le bien et réparant les brèches faites à l'église de Jésus-Christ. La dame Pauvreté doit donc être chère à tout enfant du séraphin d'Assise. Demandons à Dieu de nous la faire aimer, de nous la faire pratiquer chacun suivant notre condition, de telle sorte que, véritables enfants de St-François, nous contribuions avec lui au salut des âmes, au triomphe de l'Eglise.

Or, notre séraphique Père, naquit de Pierre Bernardoné et de Pica, en 1181, probablement le 26 septembre. Je dis probablement, car, à cette date, dans l'oratoire élevé au lieu même où il fit son entrée dans la vie, on célèbre l'anniversaire de sa naissance. Cependant, paraît-il, cette date n'est pas absolument certaine. Mais qu'importe ?

Il est probable que Pierre Bernardoné descendait de la famille des Moricóni, d'origine toscane, et qui habitait la petite ville de Lucques.

Bien que cette famille ne fut pas de race noble, elle jouissait grâce à ses relations commerciales très-étendues, d'une fortune remarquable. Des documents anciens et auxquels il est difficile de refuser toute autorité, nous disent que le père de Pierre Bernardoné aurait quitté la maison paternelle héritée par son frère, serait venu à Assise fonder une nouvelle maison et s'y livrer au commerce des draps et des étoffes. Commerce alors fort lucratif, car la chevalerie brillait dans tout son éclat ; les fêtes qu'elle donnait étaient presque continuelles, et il suffit d'en avoir lu quelque des-

cription pour savoir que chevaliers et bourgeois honorables y rivalisaient de luxe et d'apparat. Aussi les vendeurs de draps, d'étoffes tissées d'or et de soie, de fourrures, trouvaient-ils des débouchés très-étendus, en voyageant de pays à autre. Les biographes de St-François nous apprennent que Pierre Bernardoné allait souvent en France, qu'il s'y trouvait quand lui naquit son fils aîné, et que dans ce commerce il était devenu fort riche.

Quant à Pica, elle était d'une famille noble de la Provence, et dès lors française.

Elle était, ce qui vaut mieux, femme vertueuse. Bien que les historiens de St-François donnent peu de renseignements à son sujet, ils sont toutefois, dans leur laconisme même, très-expressifs. De même qu'un évangéliste parlant de Marie se contente de dire qu'elle fut la mère de Jésus, titre sans contredit le plus glorieux qu'on puisse donner à une créature ; ainsi un historien contemporain de St-François parlant de Pica, se borne à dire d'elle : "*Mater honesta fuit pueri* ; elle fut la mère honnête de l'enfant." La gloire de François rejaillit de la sorte sur sa mère et l'environne de toute part. Donc, selon les auteurs de cette époque, Pica était honnête, très honnête, amie de toute honnêteté. On ne pouvait dire davantage, car en ces jours, honnêteté signifiait honneur stable et permanent.

Un autre nous la représente "simple, indulgente et douce" ; un autre ajoute que "l'éclat de la vertu paraissait dans tout son extérieur." Aussi est-ce avec raison qu'un poète français du XIIIe siècle, nomme Pica "la noble mère de St-François" : "Souveraine noblesse est l'éclat de la vertu," disait-on alors.

Noble par le sang, plus noble par la vertu, telle nous apparaît donc, la douce figure de la mère du séraphin d'Assise.

FR. JEAN-BAPTISTE, M. Obs.

(A suivre.)

## DESCRIPTION DES SANCTUAIRES SÉRAPHIQUES.

### LE MONT-ALVERNE.

A l'endroit où nous arrivons, les Sanctuaires de la sainte Montagne commencent. Nous allons essayer d'en donner une description succincte, en allant successivement de l'un à l'autre, pour éviter la confusion.

Nous sommes en l'an 1213 ; François partant pour le Maroc, passe à Chiusi ; le comte Orlando lui promet *il monte della Verna* : le saint y envoie deux frères pour le visiter, et continue sa route ; visite, en passant, Saint Jacques de Compostelle, où il lui est révélé que son Ordre se répandra par toute la terre ;

revient à Assise, y trouve les deux frères explorateurs, prend les frères Léon, Masseo et Angelo et se rend de nouveau à Chiusi ; s'arrête à Cisterna pour y prêcher. Pendant le sermon, une jeune fille, méchante créature, faisant grand bruit avec des cymbales, empêche les auditeurs de rien comprendre. François l'avertit avec bonté : elle recommence avec plus de bruit encore, par mépris ; alors le saint dit à haute voix : *Togli, togli, o Demonio e porta via quello che è tuo.* (1) Cela dit, la malheureuse est enlevée dans les airs, à la vue de tout l'auditoire, et on ne la revit jamais plus. Le reste du voyage est connu : la rage des démons...l'âne...le paysan... la poule morte...l'eau miraculeuse....Le saint arrive chez le comte : tous se rendent ensemble à la Montagne. Avant d'arriver au sommet, François s'arrête sous un chêne pour contempler le lieu, et voilà que les petits oiseaux, comme il est écrit dans sa vie, quittant la cime des grands arbres, viennent voltiger autour de lui, battant des ailes, et se plaçant sur ses mains, ses épaules, sa poitrine.....Et le bon saint à ce spectacle, de dire à ses frères : je crois, mes frères bien-aimés, que le Seigneur veut que nous habitions ici, puisque nos petits frères-les oiseaux font si grande fête à notre arrivée.

1<sup>ER</sup> SANCTUAIRE, sur le flanc méridional.—Il est huit heures du matin ; nous sommes sur le lieu du miracle !..... A l'endroit du vieux chêne s'élève aujourd'hui une gracieuse petite chapelle ; elle a été bâtie seulement au dix-septième siècle (1602). A l'intérieur, la scène des petits oiseaux est représentée au naturel. Nous nous sentons dans un monde nouveau, ce n'est plus la terre, c'est le paradis. Notre imagination en délire nous transporte de six siècles en arrière. Notre séraphique père est ici. Nous le voyons vivant ; il est assis, dans l'attitude d'une attirante douceur, au milieu de ses petits frères, les oiseaux ! Et eux, avec une pétulance joyeuse, voltigent autour du bon saint ; nous entendons leurs petits cris de joie et le battement de leurs ailes :

A l'extérieur, la façade porte cette double inscription :

A droite :

✠	Salve mons:felix Sinaï felicior illo Scripsit ubi Moysi Jura sacrata Deus Te semper apparens crucifixus luce refulsit Francisco oranti stygmata sacra dedit. (2)	✠
✠		✠

(1) Prends, prends, ô démon, et emporte au loin ce qui est à toi.

(2) Salut, heureuse montagne, plus heureuse que le Sinaï où Dieu écrivit à Moïse ses saints commandements. Apparaissant crucifié il t'a ornée d'une gloire éternelle, lorsqu'il donna ses sacrés Stigmates à François en prière.

A gauche :

✠	✠
Cum comite Orlando Franciscus scandere montem Hunc primum venit, venit et omnis avis. Hic ad Franciscum pictæ venere volucres Voce salutantes fert avis omnis ave. (1)	
✠	✠

Laissant à notre droite ce premier sanctuaire, nous continuons, pleins d'émotion, à gravir. La montée est raide ; encore quelque pas et nous arrivons à la partie supérieure de la montagne, où se trouve le monastère avec ses trois églises et toutes ses dépendances. Nous foulons une terre véritablement sainte. Nous avançons lentement, pénétrés d'une religieuse et filiale vénération, sur les traces des pieds stygmatisés de notre séraphique Père ! Nous arrivons.

Le périmètre de cette partie supérieure du Mont *della Verna* mesure environ trois milles toscans : elle n'est accessible que du côté du midi : la partie Est, Ouest et Nord présente un rocher à pic, s'élevant à une hauteur de cinquante à cent coudées. Nous sommes reçus en frères ; je cours célébrer la sainte messe à l'église des *Stygmates*. A l'action de grâce, je me prosterne, à loisir, sur le roc même où s'accomplit le *Prodige* !.....

2<sup>E</sup> SANCTUAIRE.—*La première cellule, habitée par saint François.*—Nous sommes en l'année 1216. Le saint prenant congé de ses petits frères les oiseaux, monte plus haut. Il trouve un site solitaire, sous un grand hêtre, au milieu des fentes des rochers, à un jet de pierre de l'habitation des frères et il prie le comte Orlando de lui construire là une petite cellule en planches, pauvre et sur le modèle qu'il trace lui-même. Entrons dans cette pauvre chambrette, transformée aujourd'hui en petite chapelle, pour y être les témoins fortunés d'une grande révélation. Saint François est en prières ; une pensée l'absorbe, c'est l'avenir de son Ordre, et il dit à Dieu, avec une grande ferveur : " Seigneur que deviendra cet Ordre après ma mort ; qui en aura soin lorsque je ne serai plus sur la terre ? " Le tout miséricordieux Jésus a entendu le cri de son petit pauvre et voici que, pour le rassurer ; il daigne venir à lui sous une forme sensible. Jésus entre dans la cellule, et s'asseyant sur une pierre cassée servant au solitaire de table à manger, il lui parle en ces termes " *François* sache que ton Ordre durera jusqu'à la fin du monde ; *François*, sache que tous ceux qui aimeront ton Ordre, fussent-ils grands pécheurs, se convertiront à la fin et trouveront miséricorde : *François*, sache qu'aucun de ceux qui persécuteront ton Ordre avec malice ne pourront

(1) François avec le comte Orlando gravit cette première montagne, et toutes sortes d'oiseaux y accourent aussi. Ici les oiseaux au plumage varié viennent à François, tous de leur voix joyeuse, arrivent le saluer.

vivre longtemps, s'ils ne changent de conduite ; François sache que nul frère ne pourra demeurer dans ton Ordre s'il vit mal, en péché mortel ; car il se convertira ; ou bien, reconnu et manifesté, il en sortira nécessairement." La vision a disparu : Jésus est remonté au ciel. François reste encore sur la terre. C'est l'heure du dîner. Frère Léon le lui apporte comme de coutume. Le saint se tournant vers lui : "Frère Léon, lave cette pierre 1° avec de l'eau—2° avec du vin—3° avec de l'huile—4° avec du lait—avec du baume.—Comment, mon père, trouver du baume en ce lieu si pauvre, si inculte, si solitaire.—O chère petite brebis du bon Dieu, je t'ai dit du baume, parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est assis sur cette pierre et m'y a fait cinq grandes révélations."

Quelle peut donc être la cinquième ? Nous n'en avons entendu que quatre ? C'est encore le secret du saint : il nous sera révélé plus tard.

Cette pierre, plus précieuse mille fois que l'or et le diamant, fut nommée par les trois compagnons : *Lapis repromissionis* la pierre des promesses. Le saint l'intitula : *Altare di Dio*, l'autel de Dieu. On y grava ensuite cette inscription : *Mensa B. FRANCISCI, super quam habuit mirabiles apparitiones, sanctificansque ipsam effudit oleum desuper, dicens : Hic est Ara Dei.* (1)

On garda deux cents ans cette pierre dans la sacristie, avec les autres reliques : dans la suite, lorsque la pauvre cellule fut convertie en chapelle, on l'encadra dans un mur, derrière une grille ; finalement, en 1719, elle fut mise sur l'autel pour y servir de pierre sacrée. Un vieux poète raconte ainsi ses merveilles :

Francisco fundente preces (ut tempore multo  
 Mos inolevit ei) cœlestis Filius ipsum  
 Exultare jubet : annuncio quatuor, inquit,  
 Dona superna tibi ; stabit tuus Ordo per œvum  
 Nullus ibi Frater, cui sit perversa voluntas  
 Stare diu poterit ; vix hostibus ordinis annos  
 Vivere dimidios præstabitur ; ejus amici  
 Vivent, et vitam concludent fine beato.

Lorsque François suivant sa coutume répandait sa prière, le Fils de Dieu vint le réjouir. Je viens t'apporter quatre dons divins lui dit-il : Ton Ordre durera comme le temps ; aucun frère de volonté perverse n'y pourra rester longtemps ; ses ennemis vivront à peine la moitié de leur vie ; mais ses amis prolongeront leurs jours et auront enfin la vie bienheureuse.

Et cette pierre, ce riche trésor, mis à découvert par le Père qui nous guide, pour satisfaire notre dévotion, nous la voyons de nos propres yeux ; nous y lisons l'antique inscrip.

(1) Table du B. François sur laquelle il eut d'admirables apparitions, pierre qu'il consacra en l'oignant d'huile disant : c'est ici l'autel de Dieu.



tion ; nous la touchons de nos mains frémissantes ; nous la baisons avec amour !...C'est ici encore, dans ce sanctuaire béni que Notre Séraphique Père donna à frère Léon la bénédiction que tout Tertiaire porte sur soi, et qui, appliquée avec foi aux malades, a guéri tant d'infirmités. L'original de cette bénédiction, marquée du signe T. (Tau), la marque habituelle du saint, se conserve précieusement à la sacristie du *Sagro Convento*, à Assise.

La chapelle, telle qu'elle existe actuellement, a été bâtie par Catherine, femme du comte Robert de Pietra Mala : sa façade porte gravé sur le marbre : *Anno Domini 1225 B. FRANCISCUS, sub hac arbore, sæpe cum gratiarum actione et lætitia spirituali comedit, et circa Festum Exaltationis sanctæ Crucis Seraph in hujus montis latere, ubi nunc est cella Crucifixi, apparuit, et ex tunc corpori ejus Stigmata Domini Nostri Jesu Christi impressa fuerunt.*

\* L'an 1225 du Seigneur le B. François a souvent mangé sous cet arbre avec actions de grâce et joie spirituelle. Vers la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, sur le flanc de cette montagne, où se trouve actuellement la cellule du crucifié, lui apparut un séraphin. A partir de ce moment, les stigmates de N. S. J. C. furent imprimés dans son corps.

Cette chapelle est dite aussi de la Madeleine, sans doute à cause de la pénitence du saint et des larmes qu'il versait, comme une autre Madeleine aux pieds de Jésus, ou encore parce que cette sainte y apparut plusieurs fois, dans la suite, au B. Mariano de Lugo, comme l'attestent ses biographes. C'est pour cela qu'on y a placé une statue en l'honneur de la grande pénitente.

(A suivre)

F. FRÉDÉRIC, M. O.

---

## LE TIERS ORDRE DANS LE PASSÉ.

---

### III

“ Une telle diffusion tient du prodige. C'est une raison pour l'historien d'en assigner les causes avec exactitude. On ne peut évidemment chercher ces causes que dans les avantages qu'offrait le Tiers-Ordre à ceux qui venaient vers lui. Nous apercevons en effet, deux ordres de bienfaits très-différents, mais importants l'un et autre, qui ont dû accréditer la nouvelle institution.

“ Le premier touche à ce que l'âme humaine a de plus profond. Le Tiers-Ordre se présentait comme un ordre religieux, par conséquent comme un école de piété. La règle écrite par François n'eût peut-être pas suffi par elle-même à créer une rénovation religieuse, mais elle offrait un cadre excellent à une rénovation en partie déjà accomplie. Les

Tertiaires s'obligeaient : 1o. à mettre fin à toute inimitié et à restituer tout bien mal acquis ; 2o. à professer la religion catholique et à pratiquer les commandements de Dieu et de l'Eglise ; 3o. à se confesser et à communier trois fois chaque année ; 4o. à porter un habillement sévère et à s'interdire les assemblées mondaines ; 5o. enfin, et c'était le plus difficile, à réciter, autant que possible, l'office tous les jours et à jeûner, à moins d'empêchement, tout l'Avent et tout le Carême. C'était à peu près tout ce qui se rapportait au progrès spirituel de l'âme.

“ Nous trouvons aujourd'hui ces prescriptions assez simples. Il ne faut pas oublier qu'un Ordre destiné aux fidèles du monde entier était tenu de ne rien imposer qui ne fut accessible à tous. Puis en ces matières la lettre est toujours peu de chose. C'est l'esprit qui vivifie. Or, ici l'esprit est admirable. C'était l'esprit même du Seigneur, descendu en François comme en un vase d'élection, et de lui et de ses frères se répandant jusqu'aux extrémités du monde. Ce fut cet esprit qui groupa les Tertiaires et qui, après les avoir groupés, les emporta d'un élan puissant à une hauteur où les individus, laissés à eux-mêmes, n'auraient jamais atteint.

“ Quelle révélation de Dieu fut faite aux âmes ! Quelle estime des dons divins ! Quelle joie de recevoir ces dons et d'en être comblé ! Un souffle heureux passa sur le monde. Bien des chambres devinrent des cellules et bien des maisons devinrent des Thébaides. Ajoutez les réunions de chaque mois et la nouveauté très-douce et très-agréable d'être et d'habiter ensemble. On se connaissait, on s'aidait, on s'aimait. L'association est un besoin profond du cœur de l'homme. Les Tertiaires se sentaient associés, et associés pour la conquête de ce qu'il y a de plus grand au ciel et sur la terre.

“ Le grand attrait fut, en ce sens, le nom du fondateur. On ne voit nulle part que François ait directement créé, après Poggibonzi, de fraternité du Tiers-Ordre. Mais il ne faut pas s'y tromper, il fut l'âme de ce grand mouvement. Les populations ne voyaient que lui, dit Célano. (1) On ne savait comment le louer assez. On proclamait que c'était un Saint, plus que cela, le Saint donné par Dieu à cette époque. Aussi tout le monde ambitionna-t-il l'honneur de devenir membre de sa famille, lorsque cet honneur eut été mis, grâce au Tiers Ordre, à la portée de tous. Après sa mort qui survint bientôt, l'empressement, au lieu de tomber, s'accrut encore. Comme il fut canonisé tout de suite par l'opinion publique et avant deux ans par le St-Siège,

(1) Le Bienheureux Thomas de Célano fut disciple de St-François. Il a écrit deux vies du Séraphique Père, qui nous serviront beaucoup à raconter ce que fut le Patriarche d'Assise.

tous les bons chrétiens se montrèrent jaloux de se placer sous son patronnage. Ce patronnage semblait si efficace !

“ Une autre cause conduisit vers lui. L'Eglise aime à dire que les saints parlent du fond de leur tombe. *Defunctus adhuc loquitur*. François, dont la parole avait été la joie de cette époque, eut encore le privilège de parler distinctement après sa mort. “ Un jour, écrit la Tertiaire Ste Angèle, St-François m'apparut dans la gloire. Il me salua de sa salutation habituelle : “ Avec toi soit la paix du Très-Haut. ” La voix de St-François est toujours très-pieuse, très humble, très-gracieuse et très-tendre. ” Qui dira combien de personnes ont cru, après la Bienheureuse Angèle, entendre cette voix, leur apportant, sinon une révélation pieuse, au moins un encouragement et une salutation ? “ Vous me louez, écrivait en 1623 le Cardinal Trajo à l'Annaliste des Mineurs, (1) de ce que, après, avoir été revêtu de la pourpre du cardinalat, j'ai fait profession de la règle du Tiers-Ordre de St-François. Pouvais-je moins faire que de me dévouer à son Ordre, moi qui reconnais que je lui dois tout ce que j'ai et tout ce que je suis ? ” La même foi se reproduit de notre temps. Je me suis souvent entretenu avec des membres du Tiers-Ordre que je voyais tendrement attaché au Saint. Presque toujours cet attachement venait moins d'une connaissance étendue de ses vertus que d'une sorte d'impression personnelle, reçue directement d'en haut. Les cœurs entendent encore la voix de François. ”

L'ABBÉ LÉON LE MONNIER, PTRE.

(A suivre).

---

## NOUVELLES DES FRATERNITÉS.

---

### NOTRE-DAME DE GRACE.

---

Le mois de décembre dernier a donné au Tiers-Ordre deux nouvelles familles de plus. L'une est en état de formation ; l'autre est définitivement constituée. La première a pris naissance dans la paroisse, ornée du beau nom de Notre-Dame de Grâce, près Montréal. C'est dans la partie de cette paroisse située à la Côte des Neiges qu'elle s'est recrutée. M. le curé, désireux de voir le Tiers-Ordre s'établir parmi les fidèles confié à sa sollicitude avait choisi un religieux de St-François pour prêcher les exercices de la retraite annuelle. Le missionnaire a été heureux de correspondre à ses pieux désirs et pendant la retraite a engagé vivement les fidèles à s'enrôler sous la bannière de St-François. La se-

(1) Wadding, dont il a été question dernièrement, dans la correspondance de Rome.

mence est tombée dans une bonne terre. A la fin des exercices 25 hommes et 90 femmes ont revêtu les livrées séraphiques. C'est un début qui nous permet de concevoir les plus belles espérances pour l'avenir. Le Tiers-Ordre est loin d'avoir dit son dernier mot dans cette partie de la paroisse de Notre-Dame de Grâce.

Mais pourquoi ces chiffres si disparates pour la quantité des adhésions de 25 et de 90. Le Tiers-Ordre serait-il moins utile aux hommes qu'aux femmes ? Qui oserait le prétendre ? La règle du T. O. a dit Léon XIII, n'a pas été empruntée à la sagesse humaine, mais elle a été puisée dans l'Évangile, et l'Évangile est pour tout le monde, pour les hommes comme pour les femmes. *Personne* ne saurait la trouver trop dure.

J'irai plus loin. Le Tiers-Ordre est surtout utile aux hommes ; sans être téméraire et n'en déplaît aux dames, je ne crains pas de l'affirmer, en me basant toujours sur la haute autorité du représentant de J.-C. En certaines circonstances c'est aux hommes que le Pape s'est adressé directement. Il est évident que quand le Souverain Pontife oppose le T.-O. à la franc-maçonnerie, il veut liquer les hommes tertiaires contre les franc-maçons. L'influence de la femme, quelque grande qu'elle soit, ne suffirait pas pour arrêter ce torrent d'iniquité qui se déborde sur le monde pour tout engloutir. Aux hommes enrôlés sous l'étendard de Satan, il faut opposer des hommes enrôlés sous l'étendard de J.-C., la Croix si glorieusement arborée par François d'Assise.

mais la pensée du Souverain Pontife brille de toute sa clarté dans la lettre que le Cardinal-Vicaire écrivit en son nom aux curés de Rome le 30 septembre 1882. Il y est dit : " Que tous les pasteurs des âmes, les prédicateurs, les confesseurs, tant du clergé séculier que de quelque ordre régulier que ce soit, s'entendent pour exciter les fidèles, *spécialement les hommes et surtout les jeunes gens* à se faire inscrire dans le T. O. franciscain, à en fréquenter les pieuses assemblées et à participer aux indulgences et aux très-grands privilèges qui y sont attachés." Spécialement les hommes et surtout les jeunes gens ! qu'en pensent ceux qui jugent le T. O. bon seulement pour les femmes, pour les femmes pieuses, d'un certain âge ?

Mais j'en reviens à ma question ; pourquoi 25 hommes seulement contre 90 femmes, se sont-ils enrôlés dans le T. O. ? Quelques-uns avaient mal compris ; quelques autres étaient absents quand j'avais parlé du T. O. Ils avaient demandé des explications, et les obligations de la règle avaient été exagérées à plaisir par les ennemis du T. O.

Ce mot : ennemis du Tiers-Ordre vous surprend peut-être un peu ; mais il n'est que juste. Le T. O. a des ennemis. Les voici : Ce sont tous ceux qui se sentent condamnés par

cette règle et qui n'ont pas assez de générosité pour reconnaître leurs torts. Ils se vengent en essayant de faire passer la règle ou pour impossible ou pour ridicule. Dans une paroisse du Canada, que je pourrais citer, on avait fait courir le bruit que tout tertiaire devait s'interdire l'usage, même modéré, de toute boisson enivrante. Dans une autre qu'il ne pourrait jamais prendre part à un repas de fête, pas même en un jour de noces ou de baptême. Dans un autre, les personnes du sexe ne devaient jamais porter de fleurs à leur chapeau, pas un ruban ; elles ne devaient plus penser à se marier, etc., etc. Et ces interprétations de la règle sont données par des personnes qui bien souvent n'ont pas assisté aux instructions et ne connaissent quelques points de la règle que par ouï dire. C'est un des moyens les plus habiles dont se sert le diable par ses missionnaires à lui, pour empêcher les âmes de profiter du T. O.

A la Côte des Neiges un excellent homme s'était laissé dire et avait cru qu'il fallait porter un habit aussi grand que celui du missionnaire, ni plus ni moins. Il trouvait, non sans raison, que c'était par trop gênant pour travailler et n'avait pas donné son nom. Quand la cérémonie terminée, il constata que l'habit n'était qu'un simple scapulaire très-facile à porter il s'empressa de se faire recevoir en particulier.

Beaucoup d'autres parmi les hommes ont hésité. Les messieurs de la paroisse m'ayant fait l'honneur, après la cérémonie de la clôture de la retraite, de me remercier par l'organe de M. le maire, j'eus l'occasion de les voir de plus près. Nous étions dans une salle, je pus causer avec eux familièrement, en bons amis que nous étions, et comme l'on dit vulgairement, entre quatre yeux. Il n'y avait pas de femmes ; nous étions plus libres. Je leur dis que j'étais très touché des remerciements qu'ils m'adressaient par leur premier magistrat ; cela me prouvait qu'ils appréciaient la grâce de la retraite. Mais pourquoi, leur demandai-je alors, pourquoi n'avez-vous pas été plus nombreux pour vous faire recevoir du T. O. ? Rien que 25 ! c'est bien peu pour une foule de bons chrétiens ! Ils ne s'attendaient pas à cette demande ; ils furent un peu embarrassés. Quelques-uns se grattèrent l'oreille et finirent par me dire : Mon père, c'était un peu pressé ; l'an prochain, si vous revenez vous en aurez davantage. Mais pourquoi l'an prochain, pourquoi pas cette année-ci ? voyez les femmes qui se sont décidées. Vous êtes donc plus durs à la détente ? leur dis-je en riant. C'est cela, mon Père, répliquèrent-ils unanimement, en riant à leur tour ; vous avez deviné. Nous sommes un peu plus durs à la détente que les femmes, mais nous arriverons. Oui, ils arriveront, car ils ont la foi et ils veulent se sauver sûrement aussi bien que les femmes. Quand le T. O. sera une chose moins nouvelle pour eux, quand ils l'auront bien com-

pris, ils l'embrasseront avec le même empressement. Dieu en fasse la grâce à la paroisse de la Côte des Neiges et à tout le Canada !

FR. FULCRAN MARIL, M. O.

---

### ST-JOSEPH.

---

Les enfants de S. François ne peuvent laisser passer le mois consacré à honorer le digne époux de Marie sans penser à lui et sans l'honorer d'un culte particulier.

S. Joseph resta longtemps dans l'obscurité ; son culte ne s'est étendu que fort tard, au moins dans l'église latine. Il existait déjà dans l'église grecque, lorsque les fils de S. François, chargés de la garde des Lieux Saints, en eurent connaissance. Accueilli avec empressement dans leurs couvents de Terre-Sainte, ce culte passa ensuite dans leurs maisons d'Occident. Ainsi, parmi les ordres religieux, celui de S. François n'a pas le moins contribué à promouvoir dans l'Eglise, selon le cours des siècles, la dévotion à S. Joseph.

Le Martyrologe Séraphique, usité chez les conventuels, donne à S. Joseph le titre de *patron et protecteur spécial de tout l'Ordre Séraphique*.

La fête de S. Joseph ne se célébrait pas encore dans l'Eglise universelle, que déjà elle était établie dans la famille de S. François, en vertu d'un décret du chapitre général de l'Ordre, tenu à Assise en 1399. Plus tard, le Pape Sixte IV, franciscain, et qui établit dans toute l'Eglise la fête de l'Immaculée-Conception de Marie, étendit aussi à l'Eglise entière la fête de son virginal époux. De nos jours enfin, un Pape, tertiaire de S. François, Pie IX, après avoir défini le dogme de l'Immaculée Conception, a voulu, le 8 décembre 1870. rehausser aussi la gloire de S. Joseph, en décrétant au Père putatif de Jésus le titre de *Patron de l'Eglise universelle*, et en élevant la fête du 19 mars au rit double de 1<sup>e</sup> classe.

On doit également aux enfants du Patriarche d'Assise l'institution de la fête *des Epousailles* de la T. S. Vierge et de S. Joseph. Dans leur zèle pour la gloire de ce saint qu'ils honoraient comme leur protecteur spécial, les Franciscains eurent soin de célébrer le souvenir de cette alliance qui fut le principe de ses prérogatives et de ses grandeurs. Cette fête leur fut accordée par Paul III en 1537, et étendue plus tard à un grand nombre de diocèses. Elle se célèbre le 23 janvier.

Parmi les pratiques de dévotion en usage pour honorer S. Joseph, il en est une particulièrement agréable à ce saint Patriarche et qu'il se plaît à récompenser par de nombreuses grâces. Elle consiste à réciter *sept Pater et sept Ave* en l'honneur de ses sept Douleurs et de ses Allégresses, pieuse prati-

que qui devait encore prendre naissance dans l'Ordre de S. François, à l'occasion suivante :

Deux Franciscains naviguaient vers les côtes de Flandre lorsqu'une furieuse tempête se leva et engloutit dans les abîmes le vaisseau qui les portait avec 300 autres passagers. Les deux religieux parvinrent à saisir un débris du navire et luttèrent ainsi pendant trois jours entiers contre les vagues menaçantes. Déjà les forces commençaient à les abandonner et ils n'avaient plus en perspective que la vaste tombe où ils allaient être ensevelis.

Cependant ils ne cessaient pas de se recommander à S. Joseph, pour lequel ils avaient une grande dévotion. Tout à coup apparaît à leurs regards un jeune homme majestueux et doux qui les salue par un gracieux sourire. La présence de l'inconnu rassure les naufragés qu'elle remplit à la fois d'une ineffable consolation et d'une vigueur nouvelle. Ce n'est pas tout. L'étranger se fait pilote, guide à travers les flots le frère débris avec une merveilleuse adresse, et dépose enfin sur la plage nos deux infortunés. Inutile de dire avec quel empressement ils tombent à genoux pour remercier Dieu et quelle reconnaissance ils témoignent à leur bienfaiteur dont ils demandent le nom pour le bénir à jamais.

"Je suis Joseph, répond leur libérateur ; si vous voulez reconnaître ce que je viens de faire pour vous, méditez chaque jour les *Sept-Douleurs* et les *Sept-Allégresses* de ma vie mortelle, en récitant sept fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique. *De précieuses faveurs sont réservées à ceux qui pratiqueront cette dévotion.*" Il leur dévoile ensuite ces joies et ces douleurs, (1) et disparaît laissant les deux religieux enivrés des plus pures délices.

(1) Pour faciliter la pieuse pratique recommandée par S. Joseph lui-même, nous allons indiquer ces joies et ces douleurs, mystérieuse alternative qui servira à surnaturaliser et à adoucir le perpétuel enchaînement de nos propres joies et de nos douleurs.

1<sup>o</sup> *Douleur* et anxiété de Joseph à la vue de la grossesse de Marie : sa *joie* en apprenant de la bouche d'un ange que Marie a conçu du S. Esprit, et qu'il servira de père au Sauveur du monde.

2<sup>o</sup> *Sa douleur* à la vue de l'Enfant-Dieu naissant dans une étable : sa *joie* de le voir glorifié par les anges et adoré par les pasteurs et les mages.

3<sup>o</sup> *Sa douleur* à la Circoncision, lorsque Jésus donna les premières gouttes de son sang ; sa *joie* en lui imposant le nom de Jésus et en pensant au salut du monde.

4<sup>o</sup> *Sa douleur* quand Siméon prédit les souffrances du Fils et le glaive dont serait percé le cœur de la Mère ; sa *joie* en apprenant que Jésus sauverait beaucoup d'âmes.

5<sup>o</sup> *Sa douleur* provoquée par la fuite en Egypte pour échapper à la fureur d'Hérode ; sa *joie* de voir les idoles renversées à l'entrée de Jésus en ce pays.

6<sup>o</sup> *Sa douleur* lorsqu'à son retour il apprend que le fils d'Hérode règne en Judée ; sa *joie* lorsqu'il est rassuré par l'ange et va en Galilée.

7<sup>o</sup> *Sa douleur* lorsqu'il perdit Jésus à Jerusalem ; sa *joie* de le retrouver au temple parmi les Docteurs.

Ste Catherine de Bologne remplissant l'office de portière au monastère de Ferrare, reçut à diverses reprises la visite d'un vieillard vénérable, vêtu en pèlerin, qui lui demandait l'aumône et l'entretenait à ravir des Lieux Saints qu'il paraissait avoir visités. Or, un jour ce pèlerin après avoir reçu l'aumône, remit à Catherine une coupe qu'il lui assura être le vase dont s'était servie la S. Vierge pour donner à boire à l'Enfant Jésus. La sainte connut ensuite par révélation que cet inconnu était S. Joseph. Dieu récompensait de la sorte la dévotion de Catherine envers le glorieux Patriarche. *L'écuelle de S. Joseph se conserve encore aujourd'hui chez les Clarisses de Ferrare, et le 19 mars, on l'expose à la vénération des fidèles.*

Parmi les Frères Mineurs de l'Observance, S. Bernardin de Sienne se distingua par son zèle à promouvoir le culte de S. Joseph.—Un jour qu'à Padoue, dans un sermon, il enseignait *qu'on peut croire pieusement que N. S., le jour de sa résurrection a ressuscité en corps et en âme S. Joseph, les auditeurs virent avec stupéfaction, une croix lumineuse apparaître au-dessus de la tête du prédicateur, comme si le ciel eût voulu par ce prodige ratifier sa doctrine.*

Le B. Bernardin de Feltre propagea aussi avec zèle la dévotion à S. Joseph. Il établit à Pérouse une confrérie dont les membres sont préposés à la garde de *l'anneau nuptial* de la T. S. Vierge, conservé encore dans la cathédrale de cette ville.

S. Pierre d'Alcantara fut également, au XVI<sup>e</sup> siècle, très-dévôt à S. Joseph. C'est sous la protection du Père nourricier de Jésus qu'il plaça la Province religieuse si austère qu'il fonda.

Terminons en citant la conclusion d'un discours de S. Léonard de Port-Maurice sur *les grandeurs de S. Joseph.*

“ Concluez donc que, si comme *juste*, Joseph surpassa en sainteté les plus grands saints, comme *Epoux* (de Marie) il s'éleva au-dessus même des anges, et put voir à ses pieds, hormis la Ste Vierge, toute sainte créée. Oui, Joseph fut incomparablement plus qu'un ange pour Marie. Celui qui épouse une reine, par le fait même devient roi ; celui qui donne sa main à une reine en reçoit le sceptre royal, et, fut-il simple pâtre, il rentre aussitôt dans tous les honneurs dus à un roi. Or, Marie étant la reine des anges et des saints, Joseph, qui est son époux est par là même (en quelque manière) le roi des saints et des anges.

“ Ce qui rehausse Joseph en qualité d'*époux* de Marie, c'est qu'à ce titre il est vénéré comme *le chef de la sainte famille*, laquelle ne fut ni toute humaine ni toute divine, mais qui tient de l'un et de l'autre, et qui pour cette raison a été ap-



pelée à juste titre *la Trinité de la terre*. Mais où trouver des paroles pour peindre dignement cette admirable Trinité de *Jésus, Marie, Joseph* ?

Rendez de fréquents hommages à l'adorable Trinité dans le Ciel ; mais honorez aussi la Trinité Sainte qui a habité visiblement parmi nous sur la terre, Jésus, Marie, Joseph. Gravez dans votre cœur, en lettres d'or ces trois noms célestes, prononcez les souvent, écrivez les partout, et que vos lèvres les murmurent encore lorsque vous rendrez le dernier soupir..... ”

Tiré de l'Auréole Séraphique par le P. LÉON, *M. Obs.*

---

### CORRESPONDANCE DE ROME.

---

Sommaire : — Léon XIII et la Sainte-Famille. — Discours du Pape au Sacré-Collège. — Causes de Béatification. — Album iconographique de Saint François. — Le Ve volume des œuvres de Saint Bonaventure. — Le Rme Père Larocca.

Rome, 8 Janvier 1891.

Le Saint Père a récemment adressé au Cardinal Bausa, des Frères Prêcheurs, archevêque de Florence, et ensuite à tous les évêques du monde catholique une lettre sur la dévotion, à la sainte Famille. C'est pour répondre à la demande faite au Saint Siège d'élever cette dévotion dans l'Eglise à un plus haut degré de culte.

Le Pape fait d'abord connaître sa décision de n'apporter aucun changement à ce que Pie IX établit jadis touchant ce culte. Le modèle de dévotion tout indiqué, c'est l'Association de la Ste Famille, dont les statuts ont été approuvés par un Bref Apostolique du 5 janvier, 1870. Léon XIII précise l'objet du culte qui est “ le mystère de la vie cachée que Jésus a menée avec la sainte Vierge et St Joseph ” et le but, savoir : “ que les fidèles puisent dans ce culte un puissant stimulant pour devenir plus fervents dans la foi, et pour imiter les vertus qui ont brillé dans le Divin Maître, dans la Mère de Dieu et dans son très saint Epoux. ”

Comme dans ces dévotions, les formules de prières ont une grande importance, le Souverain Pontife a pris la peine de les rédiger. De cette façon, les fidèles peu éclairés ne risqueront pas de demander, par exemple, à l'enfant Jésus qu'il intercède pour eux auprès de Marie et de Joseph.

On sait que dans notre siècle il a germé ça et là certaines dévotions étranges qui donnent à la précaution prise par le Saint Père, non moins de prix que d'opportunité.

Dans sa réponse à l'adresse lue au nom du Sacré Collège, pour le souhait de Noël, Léon XIII a repris les conclusions

de sa dernière lettre Encyclique et proclamé combien l'attitude de l'Italie, hostile à la religion catholique, trouble ces jours consacrés à la joie par la sainte liturgie. Il a dit en propres termes : " Ici, où est le centre de la foi et de la religion divine, est aussi le centre des hostilités et des attaques de l'ennemi. Tout ce qui a un caractère et une empreinte catholique est voué à l'ostracisme, au point que l'on vient à proclamer *comme chose sacrée la haine contre les catholiques* et que ceux-ci se voient honnis et considérés comme les pires ennemis de l'Italie." Ces graves déclarations font connaître au monde entier le véritable état de choses à Rome et dans la Péninsule.

Si la pauvre Italie, dominée par les sociétés secrètes, offre un spectacle lamentable, en revenant sur son passé, on est consolé de voir combien de saints elle a donnés au ciel, et ce qui est particulièrement consolant pour nous, de saints Franciscains, sans parler de ceux qui sont déjà sur les autels. Chaque année la Sacrée Congrégation des Rites s'occupe de nouvelles causes de l'Ordre. Le 5 du mois dernier, elle tenait une congrégation préparatoire sur les vertus de la Vénérable servante de Dieu, Isabelle Gherzi, Clarisse Urbaniste de Gubbio dans l'Ombrie. Elle avait déjà tenu, le 18 novembre une congrégation ou réunion semblable en faveur de la cause du Vénérable Benoît Bacci, Mineur Observant, né le 13 septembre 1591 à Poggibonzi en Toscane. Il revêtit l'habit de l'Ordre au mont Alverne le 19 novembre 1608, et y fit son noviciat ainsi que sa profession solennelle ; puis il étudia dans les villes de Florence et de Mantoue. Ordonné prêtre on lui confia le ministère de la prédication : ce fut un missionnaire puissant en œuvres et en paroles. Gratifié du don de miracles, il opéra un grand nombre de conversions dans la Toscane et ailleurs. Il mourut au couvent de Palco près de Prato, le 2 mars 1659. Sa vie a été écrite par son Confesseur.

Le Très Révérend Père Candide Mariotti, postulateur général des causes de béatification et de canonisation de l'Ordre, dans sa piété pour N. P. St François, avait entrepris depuis huit ans un travail qui demandait une patience héroïque. Il l'a mené à bonne fin et vient de former un album iconographique de St-François qui a plusieurs mérites. Celui de la curiosité est le moindre ; la piété et l'art y tiennent un noble rang. Sans doute les formes et l'inspiration des images du Séraphique Patriarche ne sont pas toujours parfaites ; on peut même en trouver de très défectueuses ; mais l'ensemble est vraiment beau. Le T. R. Père a recueilli huit cent quinze gravures ou images. Quel chiffre et quelle variété ! Son désir est d'arriver jusqu'à mille. Cet album qui fait grand honneur au Père Candide, sera un très précieux souvenir de ce que l'insatiable dévotion des peuples envers St-François nous a donné dans l'incographie. Il est dou-

teux qu'un autre sujet ait occupé autant de dessinateurs, de gravures et de lithographes. Parmi les huit cents planches, plusieurs ont beaucoup de prix, soit à cause de leur valeur artistique soit à cause de leur rareté. Le T. R. P. Postulateur laissera un monument nouveau à notre Séraphique Père : son œuvre est de celles qui font du bien et qui restent.

Je puis vous annoncer la prochaine publication du tome Ve des œuvres de St Bonaventura, éditées par nos Pères du Collège de Quaracchi, près de Florence. Le volume nouveau comprendra une des plus belles et des plus utiles parties des écrits du Séraphique Docteur.

Au moment de vous envoyer cette *correspondance*, j'apprends que le Révérendissime Père Maître Général des Frères-Prêcheurs est mort cette nuit. Depuis quelque temps, une maladie d'estomac minait sa robuste constitution déjà atteinte par les incommodités de la vieillesse. Notre Révérendissime Père Général était allé peu auparavant visiter le digne successeur de saint Dominique et lui porter le témoignage des sympathies de la famille de St-François liée par une amitié séculaire à celles des Dominicains.

L'enterrement aura lieu après demain samedi et, selon nos traditions, c'est notre Révérendissime Père Général qui chantera la messe des funérailles, à l'église de la Minerve.

Dans ma prochaine correspondance, je vous donnerai d'autres détails à ce sujet.

FR. FRANÇOIS MARIE.

---

## LETTRE DE FRANCE.

---

*En France, à l'heure actuelle—Les Séminaristes à la caserne — L'impôt sur les Congrégations.—Les manifestations de la foi catholique.— La glorification de Jeanne d'Arc.—L'Ordre de St-François, dans notre pays.*

Paris, 1er février, 1891.

Dans la correspondance que nous commençons aujourd'hui, nous nous proposons de tenir, désormais, les lecteurs de la *Revue du Tiers-Ordre* au courant de la situation religieuse et sociale de notre pays. Nous nous efforcerons de signaler, chaque mois, les événements et les faits qui, dans notre patrie, pourraient offrir quelque importance, au point de vue Franciscain. Notre unique ambition est de contribuer, de la sorte, à resserrer les liens de traditionnelle sympathie qui unissent la vieille terre de St-Louis et de Jeanne d'Arc

à ce noble pays du Canada, qu'on a, si justement, surnommé "*la nouvelle France.*"

Au début de ces causeries,—et pour mieux faire comprendre ce que nous aurons à dire dans la suite,—il ne sera pas inutile de jeter un regard rapide sur l'année qui vient de s'écouler. La lutte s'y est poursuivie,—la lutte acharnée et implacable,—entre la France révolutionnaire et la France catholique, entre l'armée de Satan et l'armée de Dieu, entre ceux qui rêvent d'écraser l'Eglise dans la boue et ceux qui proclament encore les droits de la vérité et de la justice ici-bas. La persécution contre nous s'est accentuée, elle s'est affirmée notamment par la mise en pratique de deux lois préparées dès longtemps, dans les arrières-Loges de la Franc-maçonnerie :—*l'envoi des Séminaristes à la caserne* ;—*l'impôt sur les Congrégations.*

La première de ces mesures tyranniques a pour but, à peine déguisé, de tarir la source du sacerdoce, de détruire les vocations, en les exposant à toutes les brutalités de la caserne. Elle se justifie d'autant moins que notre budget de la guerre parvient à peine à nourrir et à équiper les soldats présents sous les drapeaux et que, d'autre part, le clergé Français s'est toujours distingué, au sein des ambulances, sur les champs de bataille : les magnifiques exemples de bravoure et de sacrifice qu'il a donnés, durant la guerre de 1870, sont encore présents à toutes les mémoires.

L'impôt sur les congrégations doit, au moyen de taxes exorbitantes et injustes jusqu'à la stupidité, absorber, en quelques années, les biens meubles et immeubles des Ordres religieux d'hommes et de femmes, les réduire à la misère et les forcer de se disperser ou de s'expatrier eux-mêmes. Par une iniquité monstrueuse et vraiment diabolique, cet odieux système de spoliation atteint plus spécialement les communautés charitables, et frappe de toutes ses rigueurs celles qui se dévouent au soin des malades, des vieillards, des orphelins.. Nos admirables Sœurs de St-Vincent de Paul, nos petites Sœurs des pauvres, nos Frères des Ecoles Chrétiennes, sont particulièrement menacés d'une ruine complète.

Toutefois, à côté de ces désastres accumulés par l'enfer, de ces triomphes insolents remportés par les sociétés secrètes, nous avons plus d'un motif de joie et d'espérance à signaler.—*La vraie France*, celle qui souffre et qui prie, n'a cessé d'affirmer magnifiquement sa foi.

Le 2e centenaire des révélations du Sacré Cœur à la Bse. Marguerite Marie a suscité de toute part, une admirable explosion de piété. Les enfants de St-François, ont le droit de s'en réjouir entre tous. Car, ils ne peuvent oublier que les Saints et les docteurs Franciscains, dès le XIIIe siècle, propageaient la dévotion au Divin Cœur ; car ils se souviennent aussi que la Bse. Marguerite Marie fut élevée dans un couvent de Clarisses ; qu'elle eut un religieux, de notre Ordre

pour premier directeur, et que le Sauveur lui-même lui donna le Séraphin d'Assise pour père et pour protecteur.

D'autre part, la Vierge Immaculée a vu, plus nombreuses que jamais, les foules se presser à la grotte de Lourdes ; l'inauguration de la nouvelle église de St-Martin de Tours a donné un nouvel élan au culte du grand thaumaturge des Gaules ; et la patron de la Bretagne, St-Yves, — qui appartenait à notre 3e Ordre, — a été, à Tréguier où se trouve son tombeau, l'objet de solennités dignes des vieux siècles de foi et auxquelles ont pris part un prélat Franciscain et plusieurs évêques Tertiaires.

Enfin, un dernier signe d'espérance brille à l'horizon de la France, pourtant si chargé de tempêtes. C'est la glorification de Jeanne d'Arc, de Jeanne d'Arc qui, chaque jour, suscite plus de patriotique enthousiasme, plus de généreuse vénération. L'évêque de Verdun a commencé une croisade dans le but d'élever, à Vaucouleurs, une basilique qui perpétuera le souvenir des exploits de la vierge guerrière. Un autre sanctuaire doit s'élever à Domremy, le lieu de sa naissance.

L'ordre de St-François, plus que tout autre, est fier de ces hommages rendus à notre grande héroïne. Il semble résulter, en effet, des documents de l'époque, que Jeanne d'Arc était, elle aussi, une Tertiaire de St-François. Dans tous les cas, il est désormais hors de doute que les Frères Mineurs de l'Observance furent ses confesseurs, ses amis et ses défenseurs les plus fidèles ; qu'ils approuvèrent et aidèrent ses entreprises ; qu'ils acclamèrent sa mission et vengèrent sa mémoire. L'agère encore le Rme Père Général de tout l'Ordre demandait à Léon XIII, sa canonisation.

En terminant cette première lettre, nous intéresserons peut-être nos frères du Canada en leur faisant connaître, sommairement, l'état de l'Ordre de St-François en France, à l'heure présente. Voici donc quelques chiffres et quelques détails.

*Le premier Ordre*, l'Ordre des Frères mineurs, a, en France, *neuf provinces et soixante dix-huit couvents*. Quatre de ces provinces appartiennent aux Franciscains de l'Observance, qui font profession d'observer à la lettre et dans toute sa rigueur, la règle de St-François. Les autres provinces appartiennent à la branche des Frères mineurs capucins. — *Le deuxième Ordre*, ou l'Ordre des Clarisses, — l'Ordre de femmes le plus austère qui existe dans l'église, — compte parmi nous *trente-neuf monastères*. Les *Tertiaires vivant en communautés* ont plus de *deux cents* maisons, la plupart consacrées aux œuvres de charité.

Les *Tertiaires séculiers*, il y a une dizaine d'années, s'élevaient, en France, à près de *cent mille* ; nous ne croyons pas nous avancer en affirmant que, depuis les encycliques de

Léon XIII, ce nombre est plus que doublé. Les Fraternités, dirigées par les Franciscains, couvrent notre pays : dans le Nord et dans le Midi surtout, leur prospérité va grandissant. Le Tiers-Ordre pénètre, en même temps de plus en plus, dans notre clergé et dans nos séminaires. Nos plus pieux et nos plus vaillants évêques se font honneur d'y appartenir. Il nous suffira de citer deux noms : Mgr. Richard, archevêque de Paris et Mgr. Freppel, qui a pris l'habit du Tiers-Ordre, il y a déjà de longues années, alors qu'il était à Strasbourg.

L. DE KERVAL.

*Du 3me Ordre de St-François.*

---

## CONNAITRE DIEU ET JÉSUS-CHRIST

VOILA LA VIE ÉTERNELLE.

### II

—Mon cher Père, vous m'avez montré, comment vivre c'est connaître, mais vous avez ajouté que vous me réserviez quelques explications sur ce sujet. Vous me permettez, n'est-ce pas, de vous rappeler votre promesse ? Car, bien que vos réflexions soient un peu élevées par elles-mêmes, je comprends ce que vous me dites, et j'ai un vif désir de connaître à fond ma religion, afin de vivre pleinement.

—A merveille, cher fils ! Tu me feras toujours plaisir en me demandant des explications sur ce que tu ne comprends pas ; je te répondrai selon mes lumières ; quant je serai à bout de ressources, j'interrogerai plus expert que moi. Mais pour en venir à notre affaire, je veux te poser quelques questions. A ton avis, est-ce une même chose que de *voir* un objet, et de l'*avoir* ?

—Que dites vous là, mon Père ? Voir et avoir, être une même chose ? Ah ! quand, par exemple, j'ai bien faim, qu'il est l'heure de dîner, il ne me suffit pas de voir la table préparée ; je ne suis satisfait qu'après avoir pris mon repas !

—Alors, selon toi, celui qui voit une chose ne l'a pas ? Comment se fait-il donc que, toi absent, par exemple, je te vois, te parle, t'embrasse ? Puis-je te voir, te parler, te baiser affectueusement, si tu n'es là ? Et si tu es là, ne t'ai-je pas ?

—Cher Père, vous me mettez dans l'embarras et je ne sais que vous répondre. Ce que vous dites me semble vrai, ma réponse précédente me paraît non moins exacte, je ne puis débrouiller cette affaire. Veuillez m'éclairer. La lumière est une excellente chose.

—En effet, Dieu, après l'avoir créée, la trouva bonne. Notre Seigneur engageait les juifs à marcher tandis qu'ils avaient la lumière, car disait-il, celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va ; il peut se perdre. Donc, *fiat lux !* c'est-à-dire essayons de faire la lumière.

—Je suis tout oreilles pour vous comprendre.

—Bravo ! Maintenant remarque bien ceci : les choses que nous voyons impriment en nous leur ressemblance ou leur portrait ; tu peux t'en convaincre en contemplant, à l'heure même, par l'esprit, les personnes ou les pays que tu as vus autrefois. N'est-ce pas vrai ?

—Oui, vraiment !

—La personne ou le pays que tu as vus, bien qu'absent d'une certaine façon, est donc réellement présent en toi, d'une autre manière, par son portrait ; car pourrais-tu voir le néant ? le rien aurait-il le pouvoir de te donner son image ?

—Non évidemment !

—Si la chose vue t'est présente à l'esprit, au moins par son image, elle est donc en toi ; tu la possèdes, et il faut l'avouer, *voir* ou *connaître* et *avoir* sont quelque fois une même chose. Je ferais peut-être mieux de dire qu'ils sont toujours une même chose.

—Comment cela ?

—C'est qu'on peut *connaître* ou *voir*, de deux manières différentes, puisqu'on peut posséder non seulement le portrait d'une chose, mais encore la chose elle-même. Tout à l'heure tu disais qu'avoir pris son repas est bien différent de le voir : par cet exemple tu peux comprendre quelles sont ces deux connaissances. Voir le dîner c'est le connaître et le posséder par son image seulement, d'une manière superficielle. Mais prendre son repas, et le posséder en réalité, c'est le connaître par expérience, c'est-à-dire connaître par les effets qu'il opère en nous, s'il est bon ou mauvais. Ou, si tu veux user d'une comparaison plus intelligible, je te rappellerai ton mal de dents passé. Quand tu voyais souffrir de ce mal, tu ne croyais pas à ce qu'on t'en disait ; mais quand tu l'as eu expérimenté tu as commencé à comprendre. Tu parlais alors comme la reine de Saba venue pour visiter Salomon et sa splendeur : on ne m'avait pas dit la moitié de la réalité !

—C'est vrai, cher Père. Je vois maintenant qu'il y a une connaissance par laquelle on possède le portrait de la chose connue, et une autre par laquelle on tient la chose elle-même. Si je ne me trompe, il y a alors deux sortes de vie, puisque connaître c'est vivre ?

—Parfaitement. Ne te rappelles-tu pas qu'il y a pour l'homme une *vie naturelle* et une *vie surnaturelle* ?

—Je m'en souviens ; mais j'implore plus que jamais votre assistance, car vous ouvrez devant moi des horizons nou-

veaux. Chaque explication que vous me donnez en provoque une autre. Je ne soupçonnais guère en vous demandant de m'éclairer sur le texte : " Connaitre Dieu et Jésus-Christ, voilà la vie éternelle " que nous irions si loin.

—Mon ami, quand on veut construire un édifice, il faut d'abord creuser le sol pour asseoir les fondations sur le roc ; bâtir sur la terre est dangereux ; on ne voit que trop de maisons s'affaisser lentement parceque leurs bases ne sont pas solides ; et le manque de solidité provient du peu de profondeur des fondations.—Or, nous voulons connaître Jésus-Christ, Dieu ; n'est-ce pas entreprendre un grand ouvrage ; bâtir un grand palais intellectuel ? Tu comprends qu'il importe de poser avant tout des bases inébranlables, par conséquent de creuser profondément.

—Oui, mon cher Père, je comprends. Creusez donc tant qu'il vous plaira et que ce sera nécessaire. Je vous aiderai en vous imitant de mon mieux. Bien que l'occupation de terrasser ne paraisse pas très agréable, elle est cependant indispensable. En avant — et piochons ferme ! Ah ! pardon du calembour.....

—Il n'est pas dangereux. N'en fait jamais que d'innocents ; on te les passera facilement. Mais revenons à nos connaissances. On peut connaître, avons-nous dit, une chose par son image seulement, ou par elle-même.

—Je me le rappelle.

Comprends dès lors en quel sens Jacob, après sa vision de l'échelle mystérieuse, pouvait dire : " Vraiment Dieu est ici, et je ne le savais pas ! " Sans aucun doute Jacob savait que Dieu est partout ; mais il venait d'acquérir *par expérience* en ce lieu une connaissance particulière de la divinité.—De même lorsque dans le psaume il est dit : " Goûtez et voyez combien le Seigneur est suave, on parle d'une connaissance *expérimentale* exprimée par le mot " goûtez " bien différente de la connaissance ordinaire que tous ont de la douceur divine. Enfin, Notre-Seigneur fait encore allusion à cette connaissance intime lorsqu'il dit : " Venez à moi, vous tous qui êtes accablés ; prenez sur vous mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. " Apprenez *de moi*, dit-il ; non d'un autre, non par oui-dire, dans les livres, dans les prédications, car ceci est une connaissance superficielle, par représentation ; mais apprenez par l'expérience que je vous en donnerai, la grandeur de ma douceur et de mon humilité. On peut donc connaître Jésus, notre Dieu, de deux manières fort différentes. On le connaît en l'étudiant dans les livres, ou lorsqu'on en entend parler. Mais c'est là une connaissance superficielle, qui ne satisfait pas notre cœur. Il en est une autre bien plus parfaite, connue des seuls amis de Dieu, expérimentée seulement quand Jésus parle au cœur humain. Connaissance qui produit en



nous des délices inexprimables ; connaissance qui provoque en l'âme un amour ardent pour Jésus et fait dire à une âme qui vient d'en jouir et s'en trouve privée : " Pourquoi détourniez-vous de moi votre face, ô vous qui êtes ma joie ? Où êtes-vous cachée, ô beauté céleste que je désire. J'aspire votre douce odeur, je vis et je me réjouis : mais je ne vous vois pas. J'entends votre voix, et je ressuscite. Pourquoi donc me cachez-vous votre visage ? L'homme ne peut me voir en cette vie, dites-vous ? Ah ! Seigneur ; que je meure, afin de vous voir ; que je vous voie et que je meure. . . e ne veux pas vivre, je veux mourir à ce monde. Je désire être dissous et m'en aller avec Jésus-Christ. Je désire mourir pour voir Jésus, je ne veux plus vivre ici-bas, pour vivre avec Jésus. Oh ! Seigneur Jésus, recevez donc mon esprit ; O Vous, ma vie, recevez mon âme ; ô mon bonheur, attirez à vous tout mon cœur ! " (Soliloques de S. Augustin, ch. 1er).

(à suivre)

F. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*

---

## LE CHEMIN DE CROIX PERPÉTUEL.

---

Depuis la semaine de la Septuagésime, les scènes diverses de la Passion de N. S. sont remises par l'Eglise sous nos yeux. C'est d'abord la Prière prolongée du divin Sauveur au Jardin des Olives ; puis, pendant les semaines suivantes, la Passion de Jésus ; la Couronne d'épines qui ensanglanta sa tête sacrée ; la Lance et les Clous dont ses membres furent percés ; le Suaire qui enveloppa son corps ; ses Plaies vénérables ; son précieux Sang ; les Douleurs ineffables de notre Mère céleste, sont tour à tour honorées par l'office de l'Eglise. Arrive enfin la grande semaine, comme on l'a nommée, dans laquelle l'épouse de Jésus-Christ s'occupe uniquement des souffrances étonnantes de son divin Epoux, les rappelle et les représente autant que possible à ses enfants les chrétiens, afin que ceux-ci convaincus de l'amour de Jésus pour eux, à leur tour, brûlent d'amour pour Lui.

En effet, quelle plus grande marque d'amour peut-on exiger que le sacrifice de la vie en faveur d'un ami ? Or, Jésus nous aime, oui, il daigne, lui, le bien-aimé du Père éternel, nous donner son cœur : " voilà, disait-il, à la Bse. Marguerite-Marie, voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné pour eux ! " Il nous a tant aimés ! C'est Jésus qui le dit : sa Passion ne le prouve-t-elle pas ?—Et quelle est la mesure de son amour ? Il nous a aimés comme il est aimé de son Père : " sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos."

Est-ce possible, est-ce croyable ? Non, la raison humaine ne l'admet pas sans une grâce d'en Haut qui l'illumine ; notre volonté n'y l'acquiesce pas sans une grâce qui l'incline doucement et suavement. " La croix, faisait déjà remarquer saint Paul, est une folie pour les sages du paganisme et un scandale pour les juifs." Encore maintenant, le chrétien devenu mondain, l'homme qui vit selon la chair, l'homme animal, comme l'appelle l'Apôtre, ne peuvent admettre cette vérité. Et, en effet, au simple point de vue de la raison déçue, qu'est-ce que l'homme pour que Dieu se souvienne ainsi de lui, l'aime avec cet excès, meurt pour lui ?

L'homme déchu, avili, dégradé par le péché, est-il l'ami de Dieu ? Je veux dire aime-t-il Dieu ? se porte-t-il vers Dieu ? pense-t-il à Dieu ? vit-il pour Dieu ? cherche-t-il la gloire de Dieu ? est-il occupé des intérêts de Dieu ? fait-il quelque chose pour Dieu ? Se dévoue-t-il pour Dieu, et par là provoque-t-il en quelque manière l'amour de Dieu ?

Hélas ! hélas ! c'est tout le contraire !

Depuis le péché originel, loin d'aimer Jésus, l'homme livré à lui-même, tourne le dos à Jésus, regarde et traite Jésus comme on regarde, comme on traite un ennemi irréconciliable. Faut-il le prouver ? Non sans doute, la chose est trop visible.

Voilà donc celui que Jésus aime ; voilà celui pour qui Jésus meurt ! Si la mort soufferte volontairement pour un ami est le signe d'un amour sans borne, que sera-ce que la mort soufferte volontairement de la main d'un ennemi pour l'amour de cet ennemi ? Je renonce à le dire. Rappelons seulement que plusieurs saintes âmes, en contemplant cette merveille, ont osé laisser échapper ce mot : " O Jésus, vous êtes fou d'amour !"

Il est donc juste d'y penser : Jésus ne le mérite-t-il pas ? Il est donc nécessaire que nous en soyons persuadés : le ciel n'est-il pas le prix accordé à ceux qui aiment Jésus ? n'est-il pas le lieu où sont réunis les amis de Jésus ?

Ah ! repassons souvent dans notre cœur le souvenir des douleurs de Jésus ; méditons, à l'exemple de notre Père St-François, ce que Jésus a enduré pour notre amour ; méditons-le souvent.

Pour nous faciliter ce saint exercice, l'Eglise a établi une dévotion que vous connaissez et pratiquez déjà, chers Tertiaires : la dévotion du chemin de la Croix. Dévotion ancienne, dévotion solide, dévotion utile, dévotion riche en grâces et en indulgences ; dévotion fructueuse pour soi-même et pour le prochain ; dévotion qui répand sa douce influence sur la terre et dans le Purgatoire. Dévotion que j'appellerais volontiers, dévotion franciscaine, puisque St. François est l'homme de la Croix, le crucifié vivant, puisque

sa famille est chargée depuis six siècles de garder les lieux saints, en particulier le Calvaire; puisque cette famille a répandu au loin dans l'Eglise l'exercice du chemin de la Croix; puisque les Souverains Pontifes lui ont confié le soin de bénir les crucifix du chemin de la Croix, d'ériger les stations du chemin de la Croix, et enfin ont approuvé l'*Association du chemin de la Croix perpétuel* dont j'ai l'intention de vous parler.

Frappés des maux présents de l'Eglise et désireux d'y porter un remède aussi efficace que facile, sachant d'autre part que les souffrances de N. S. ont sauvé le monde et le sauveront jusqu'à la fin des temps, plusieurs de nos frères eurent la pensée de recommander l'exercice fréquent du chemin de la Croix, et même de le rendre en quelque manière perpétuel ou continu. Puisque le mal ne discontinue pas, il convient que l'antidote lui soit opposé sans interruption. Ils organisèrent donc une association dont les membres s'engageraient à faire chaque jour, à tour de rôle, le chemin de la Croix.

L'œuvre se propageant rapidement, il devenait urgent de l'organiser définitivement et de lui donner un centre stable.

On s'en occupa sérieusement en 1826, et le siège de l'Association fut établi à notre couvent de Bordeaux, en France.

Les adhérents accoururent en foule; le souffle divin de la Croix semblait passer sur les fidèles pour les porter à suivre Jésus souffrant, car, moins de six mois après, on comptait plusieurs milliers de chemins de Croix par mois.

Ces résultats consolants donnèrent l'idée de généraliser cette association; d'un autre côté les expulsions de 1880, en fermant la chapelle des Franciscains de Bordeaux, préparèrent les voies à un changement de Siège. Un Rescrit de la S. Congrégation des Indulgences, en date du 15 mars 1884, a désigné l'église d'Ara Coeli à Rome, comme le Siège principal de l'Association, et notre Révérendissime P. Général a approuvé, le 10 février 1885, les statuts de l'Association, en recommandant à tous les Supérieurs de l'Ordre travailler à la diffusion du *chemin de Croix perpétuel*.

FR. JEAN-BAPTISTE, M. O.

(A suivre).

---

## DE JÉRUSALEM A BETHLÉEM — LA SOLENNITÉ DE L'ÉPIPHANIE A BETHLÉEM.

---

Le F<sup>év.</sup> Père X., vous a déjà adressé la description du jour de l'an à Jérusalem. Selon votre désir, nous nous

sommes entendus pour vous donner, par ordre de dates, dans une suite d'articles, la description de toutes les principales cérémonies qui se font, durant l'année, dans les grands sanctuaires de la Terre-Sainte. Après la Circoncision, c'est l'Épiphanie.

Que les lecteurs de votre Revue au Canada, nous suivent donc en esprit. Nous partons de la Cité du grand Roi, pour nous rendre à la Ville de David. Bethléem est distante de Jérusalem, d'environ six milles, en allant vers le soleil du midi : la route est belle, macadamisée, à l'européenne : des voitures publiques font le trajet facilement en moins de trois quarts d'heure. Nous marchons à pied, comme de vrais pèlerins : il est encore de grand matin : le temps est splendide. Nous sortons de Jérusalem, en petits groupes, par la porte occidentale. Le chemin est déjà encombré de voitures, de chevaux, de petits ânes qui trotinent, de moucres qui crient, et d'une foule de pèlerins et pèlerines, catholiques et protestants : Russes, Grecs, Arméniens, Cophtes, Syriens, Abyssins, tous schismatiques. Ces derniers se rendent à la grotte de la Nativité, pour leurs fêtes de Noël ; on sait que les schismatiques orientaux n'ont point accepté le calendrier grégorien : ils suivent le *vieux style* et par suite se trouvent en retard de *douze* jours avec l'église latine.

La route, au sortir de la ville infléchit à gauche et traverse la célèbre vallée de Gihon ; après quoi elle monte rapidement. Du haut de cette montée, l'on découvre, à l'orient, semblable à une immense muraille, la longue chaîne des montagnes de Moab, et le regard plonge dans le bassin profond de la mer Morte. Le ciel est sans nuages ; l'atmosphère, d'une agréable fraîcheur. Le soleil illumine déjà de ses feux les mystérieuses solitudes de l'Arabie Pétrée : mais ses rayons arrêtés encore par les montagnes n'éblouissent pas nos yeux. Un double sentiment de tristesse et de terreur s'empare ici de l'âme du pèlerin : ses souvenirs le portent à quarante siècles en arrière. Ces plaines, autrefois fertiles, arrosées de grandes eaux, et que le neveu du père des Croyants avait choisies pour le lieu de sa demeure, étaient un séjour de délices.....*le jardin du Seigneur*. Les habitants de ces régions fortunées, abusant, dans leur ingratitude, de ces riches dons du Ciel, tombèrent dans une affreuse corruption. Le cri de leurs iniquités était monté jusqu'au ciel. Dieu dans sa colère, fit descendre une pluie de soufre et de feu sur Sodôme et sur Gomorrhe, et réduisit en cendres, dans une immense conflagration, toutes ces villes coupables, avec leurs habitants, avec tout le pays d'alentour, et avec tout ce qui avait quelque verdure sur la terre.

Le Sage, rappelant la délivrance de Loth qui échappa, par la fuite, du milieu des méchants, assure, après tant de siècles, que la corruption des habitants de la Pentapole reste

marquée par cette terre qui *fume encore*, qui est demeurée toute déserte, où les arbres portent des fruits qui ne mûrissent point, et où l'on voit une statue de sel, (la femme de Loth) monument éternel d'une âme incrédule. La colère de Dieu plane encore visiblement sur cette malheureuse contrée où règne la stérilité, la désolation et la mort. Après ce souvenir biblique qui laisse un grand serrement de cœur, en voici un autre qui remplit l'âme de surprise et d'humiliation. C'est le plus sage des Rois, devenu le plus insensé des hommes.

Le Mont du Scandale est en face de nous, au soleil levant, immédiatement au-delà de la vallée du Jugement. Salomon était déjà vieux, disent nos Saints Livres, lorsque son cœur se laissa corrompre au point d'adorer les faux Dieux, Astarté, Déesse des Sidoniens, et Moloch, l'idole des fils d'Hennon, et Chamos, l'idole des Moabites à qui il bâtit un temple sur la montagne en face de Jérusalem.

Ah, pauvre cœur humain, insondable abîme ! Le scandale de Salomon causa des ravages incalculables dans l'esprit de ses successeurs. La Vallée des fils de Hennon est à nos pieds. Elle aussi était un lieu de délices. Les somptueux jardins du Roi étalaient leur luxuriante végétation à son extrémité orientale. Les Juifs en firent un lieu d'abominations. Devant cette révoltante ingratitude d'un peuple toujours inondé des bienfaits du ciel, le Seigneur en courroux dit : " Je châtierai Jérusalem, et je ferai descendre sur ses habitants un déluge de maux, parce qu'ils m'ont abandonné et qu'ils ont profané ce lieu en offrant des sacrifices aux divinités étrangères, crime autrefois inconnu à eux et à leurs pères ; et parce qu'ils ont élevé un temple à Baal, où ils sont assez insensés et assez cruels pour brûler leurs propres fils et leurs propres filles, en holocauste à Baal leur affreuse idole. C'est pourquoi le temps va venir où l'on appellera ce lieu de délices, la Vallée du Carnage. " On connaît tous les maux qui, depuis la captivité de Babylone, fondirent sur cette Ville apostate et sacrilège. On frémit encore au seul souvenir des horreurs qui accompagnèrent et suivirent sa prise et sa destruction par les Romains. La grande prédiction de Jérémie était accomplie sur elle. Son peuple est resté la fable et la raillerie des nations et le passant est frappé de stupeur, à la vue de ses ruines.

Ces graves et mélancoliques pensées saisissent l'âme du pèlerin qui chemine vers la Cité de David. Cependant, il arrive sur le plateau, et il a devant lui une plaine ouverte qui le console de ces premières tristesses.

À une certaine distance de la route, à notre droite, dans cette antique plaine des géants, nous remarquons une ruine jaunâtre. La pieuse tradition veut que soit là l'ancienne maison du saint vieillard Siméon qui tenant dans ses bras

tremblants le Sauveur du monde, le proclama destiné par Dieu son Père, pour être la lumière des peuples et la gloire d'Israël. Ces ruines aujourd'hui presque à ras de terre, avaient du temps de notre Père Quaresmius, au dix-septième siècle, la forme d'une tour, avec une citerne et dix petites chambres.

Continuant tranquillement malgré la foule, notre marche à travers la plaine, nous méditons avec délices, le doux mystère de la sainte Famille qui avait passé plus d'une fois par ce même chemin. Après avoir traversé la vallée de Raphaïm, on nous montre un peu à notre droite, l'endroit où se trouvait le fameux Térébinthe. Une antique légende l'appelle l'Arbre de la Vierge. C'est à l'ombre de cet arbre vénérable, au témoignage de Boniface de Raguse, ancien Custode de Terre-Sainte, que la sainte Vierge se reposa, lorsqu'elle portait son divin Enfant de Bethléem à Jérusalem, pour l'offrir au Seigneur dans le Temple. Cet arbre, par la vertu du Très-Haut, inclina ses branches jusqu'à terre pour couvrir la sainte Famille de son ombre rafraîchissante, comme le fera plus tard le gigantesque sycomore d'Héliopolis, en Egypte. Ce Térébinthe était tenue en grande vénération par tous, croyants et mécréants, jusqu'au jour regrettable où le Musulman, propriétaire du terrain, poussé par un sentiment de sordide avarice, porta sur lui ses mains sacrilèges, le déracina et le livra aux flammes : les visiteurs endommageaient le champ de blé qu'il cultivait à l'entour !

Les catholiques et tous les pieux pèlerins, dit un témoin oculaire, auteur du temps, en allant à Bethléem, ou revenant à Jérusalem, se mettaient dévotement à genoux, aux pieds de cet arbre, faisant le signe de la Croix et implorant avec ferveur la protection de Jésus et de sa divine Mère qui s'était autrefois reposée sous son ombrage, et lorsqu'ils étaient assez heureux pour en obtenir un peu de bois, il le gardaient comme une vraie relique, plus précieuse que l'or, et ils en fabriquaient des chapelets, des croix, ou quelque autre objet de piété. Si les Supérieurs de Terre-Sainte, dans leur sage prévision, n'avaient point mis l'excommunication pour quiconque toucherait à cet arbre tant de fois séculaire, l'indiscrette dévotion des pèlerins l'aurait depuis longtemps déchiqueté jusque dans ses racines. Les Musulmans eux-mêmes le tenaient en grande vénération et en racontaient des choses vraiment vermeilleuses. Voici ce qui arriva, en effet, il y a peu d'années, à un disciple de Mahomet. Une nuit donc que cet homme, comme les petits bergers, la nuit de Noël, veillait sur son troupeau, à une petite distance de cet arbre, il vit sortir du Térébinthe, un grand jet de flammes qui s'élevaient vers le ciel. Plein d'étonnement, comme autrefois Moïse, il s'approcha avec recueillement pour contempler cette grande vision. Le Térébinthe, semblable au buisson ardent, brûlait et restait intact au milieu de cette grande flamme. Le zèle des Musulmans

les portait parfois si loin, qu'ils se mettaient en devoir d'éloigner, à coups de pierres, nos pauvres Religieux eux-mêmes, lorsqu'ils voulaient se mettre à genoux pour prier sous l'ombrage de l'arbre de Marie, de peur qu'ils ne vissent à en couper quelque rameau, ce que les seuls supérieurs permettaient de nuit et très-secrètement.

En passant devant le Térébinthe détruit, nous demandons une bénédiction à la sainte Famille et nous arrivons près d'une citerne creusée le long de l'ancienne route suivie par le divin Jésus et par Joseph et Marie et jointe aujourd'hui avec la route nouvelle : c'est le puits des rois Mages. C'est ici, d'après la tradition, que l'étoile qui avait disparu lorsqu'ils se présentèrent devant Hérode, à Jérusalem, leur apparut de nouveau pour les conduire directement à Bethléem.

Nous allons marcher maintenant sur les pas de Marie, et de Joseph se rendant à la cité de David, leur illustre ancêtre, dans la soirée qui précéda la mystérieuse nuit de Noël. La route de Bethléem, on le voit, est toute semée de souvenirs bibliques. A quelques pas du puits des Mages, on atteint l'ancien couvent de saint Elie, habité autrefois par de vrais Saints, desservi aujourd'hui par les aveugles disciples de Photius. En face du couvent, à droite du chemin, on montre sur un rocher en relief, l'empreinte d'un corps humain, jadis très-bien marqué, assure-t-on ; présentement, à peine reconnaissable. Une pieuse croyance, mais qui s'harmonise difficilement avec nos saints livres, établit là le point précis où le Prophète se reposa, l'orsqu'il fuyait les poursuites d'une reine impie qui voulait le faire mourir. L'apparition de l'Ange qui secoue le Prophète endormi, sous le génévrier, de lassitude et d'ennui ; la cruche d'eau fraîche ; le pain mystérieux : tout serait là ! Par un singulier rapprochement, le Bédouin errant, la Bédouine vagabonde s'arrêtent toujours près de cette pierre ; ils y mangent un pain cuit sous la cendre, et puisent dans la citerne voisine, une eau fraîche, dans leur cruche traditionnelle. Les pèlerins tombent à genoux dans ce même lieu : ils demandent la protection du prophète Elie ; et, s'ils sont prêtres, une large participation à son zèle. Les âmes contemplatives suivent le prophète, à travers le désert, dans sa marche irrésistible de quarante jours et quarante nuits, jusqu'à la montagne d'Horeb (1) ; c'est pour apprendre là à connaître le véritable esprit du Seigneur, esprit qui se manifeste, non dans le souffle impétueux qui renverse les monts et broie les rochers, qui fait osciller la terre et jaillir le feu des volcans, mais dans le souffle presque imperceptible, d'un *léger zéphir* !

(1) La Revue publiera la visite récente d'un de nos Religieux, au Sinaï, avec une peinture complète des lieux.

En quittant les hauteurs de saint Elie, nous apercevons à notre gauche, très-distinctement, malgré les rayons du soleil, à travers les déchirures des montagnes, l'onde dormante du lac Asphaltite. Un peu plus loin, à droite de la route et devant nous, sainte Rachel, l'épouse bien-aimée du patriarche Jacob se présente à nous, comme une vision, mourante, mais résignée dans ses profondes douleurs. Sur le bord du chemin s'élève sa tombe : tout passant s'incline, avec émotion et la vénère : les schismatiques lui adressent une prière : les catholiques l'invoquent comme leur sainte. Les restes dispersés d'Israël, les pauvres juifs, non-seulement lui adressent une prière, mais ils font de Jérusalem, de nombreux et fréquents pèlerinages à son tombeau.

Encore un demi mille et nous touchons au terme de notre matinale pérégrination, la joyeuse et active cité de Bethléem. Le pèlerin, en entrant dans cette petite ville, sent une joie qui surabonde dans son cœur. Je n'étais point le premier à éprouver ces douces émotions : elles sont communes à tous. Jérusalem est la ville des Pleurs ; Bethléem la cité de la douce allégresse.

FR. J. FRANCISCAIN DE T. STE.

(à suivre).

---

#### PETITE NOTICE RELATIVE A NOS ANCIENS MISSIONNAIRES DU CANADA.

---

Tout le monde sait que les anciens Pères Récollets avaient un couvent aux Trois-Rivières (le seul qui existe encore) d'où les missionnaires rayonnaient aux alentours, et desservaient, tour à tour, avec les Pères Jésuites les paroisses voisines.

C'est ainsi que l'on trouve leurs noms et les actes signés par eux au Cap M., à Nicolet, à Bécancour, etc, etc.

Nous revenons de cette dernière paroisse, et nous en rapportons la petite notice qui suit :

Pères Récollets qui ont desservi successivement la paroisse:

Père Louis Demers, du 27 août 1764 au 12 sept. 1767.

Père Dominique Pétrimoult, du 12 sept. 1767 au 23 avril 1769.

Père Nicolas Couturier, du 6 sep. 1769 au 13 déc. 1773.

Père Théodore Loiseaud, du 1er janv. 1774 au 1er déc. 1779.

SÉPULTURE DU PÈRE NICOLAS COUTURIER.— L'an mil sept cent soixante et treize, le treize novembre a été inhumé dans l'église de cette paroisse le vénérable Père Nicolas Coutu-



rier, prêtre Récollet, décidé le onze du présent, âgé de soixante-et-sept ans, en ayant passé cinquante-deux en religion, regretté de tous ses paroissiens qui ont demandé avec instance son inhumation dans cette paroisse, ce qui leur a été accordé par nous soussigné Supérieur des Récollets des Trois-Rivières : son corps a été placé dans le sanctuaire au côté de l'Évangile.

En présence des soussignés et de tous les habitants. Ici se placent plusieurs signatures.

†

†

FR. ISIDORE MARSOLET.

---

### MORT DU PÈRE GONNON.

*Rapportée par le père Nicolas Couturier, comme suit :*

A la page 10e du présent cahier, au 1er avril, on trouvera la défection du Révérend père Simon Pierre Gonnon, jésuite, natif de Toulon (France) qui s'est noyé avec Le Bonhomme Caron habitant de Beccancour, en traversant le fleuve et partant de la rive du Cap pour arriver ici à la vérité d'un mauvais temps de nord-est et dans un moyen canot chargé de trois hommes dont le domestique sauvé nommé Olivier et de quelques minots de farine ; ce funeste ou fatal accident est arrivé le 3e May vers les trois heures après midy 1764, au grand regret de tous les habitants qu'il avait desservis dix à douze ans avec beaucoup de zèle et d'édification ; il pouvait avoir 45 ans lors de sa disparition dans les eaux du fleuve.

*Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus : quamvis subita, sed non improvisa ;* Il a été trouvé à Déchambault et son corps inhumé sous l'autel.

NICOLAS COUTURIER, CURÉ.

Ces quelques lignes extraites des anciens Registres de la paroisse de Bécancour montrent comment les enfants des grandes familles de St-Ignace et de St-François continuaient depuis l'origine de la mission à travailler ensemble, à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Nous voyons que ces hommes apostoliques, ne reculaient devant aucun sacrifice, même celui de leur propre vie lorsqu'il s'agissait du bien de leurs frères !

Nous espérons, mon Révérend Père, pouvoir plus tard, dans une suite d'articles, donner d'autres documents édifiants sur la mission de nos anciens Pères au Canada ; et offrir aux lecteurs de la *Revue*, un abrégé des travaux de ces premiers apôtres de la Nouvelle-France !

FR. FRÉDÉRIC O S.F.